

*... en collaboration avec la Bibliothèque Municipale*

## **Compte rendu de la Soirée-débat du jeudi 15 octobre 2020**

Thème : « **Quelles leçons philosophiques tirer de la crise sanitaire ?** »

22 personnes étaient présentes.

Jean-Paul souhaite à tous la bienvenue, et se réjouit de la tenue de cette soirée après ces longs mois d'interruption. Il excuse par avance beaucoup de nos participants habituels, retenus par la crainte de l'épidémie il précise qu'à ses yeux leur choix est tout à fait respectable, même si la décision du Bureau de l'association, approuvé en AG, est de poursuivre nos réflexions et nos soirées avec les précautions sanitaires nécessaires et conformément à notre éthique de responsabilité.

Il rappelle nos méthodes et les dates des prochaines rencontres organisées par Philo et Partage (sous réserves de nouvelles contraintes sanitaires). Il invite tous ceux qui le souhaitent à s'inscrire pour faire l'exposé introductif des débats. Cet effort, déjà réalisé par de nombreuses personnes, permet, pour soi, d'approfondir un sujet qui nous tient à cœur et d'offrir, aux autres, son point de vue.

### **Rappel des objectifs et méthodes des soirées-débats**

#### **1 - Objectifs :**

- La réflexion n'est pas réservée aux spécialistes de la philosophie. Chacun, quel que soit son parcours et ses études est légitime pour penser sa vie.

- Nos rencontres répondent à un besoin partagé d'analyser et de comprendre ce que nous vivons ici et maintenant, un profond besoin de prendre de la distance et du temps face aux informations accélérées des médias. Un besoin de discuter sans arrière-pensée, sans intérêt caché. Une soif d'authenticité.

- Les soirées-débat et les conférences ont pour objectif de nous permettre de réfléchir sur les questions fondamentales, telles que celles du sens de la vie et de réfléchir sur les problèmes de société.

Il s'agit de :

- apprendre à penser avec rigueur, grâce au débat, au dialogue
- apprendre avec le débat, dans la confrontation avec l'avis des autres
- s'entraîner à l'analyse critique
- apprendre à exprimer sa pensée pour la rendre plus claire
- s'appuyer sur l'histoire de la philosophie pour affermir la réflexion

#### **2 - Méthode :**

Les règles adoptées par Philo & Partage concernent essentiellement l'organisation de la prise de parole :

- demander la parole, attendre qu'elle vous soit accordée pour parler
- l'écoute mutuelle, finir par se convaincre que « je » n'ai pas toujours raison tout seul
- admettre que les autres peuvent penser intelligemment.

## **Jean-Paul donne ensuite quelques précisions sur la nécessité et la nature du débat proposé :**

Les enseignements philosophiques qu'on peut tirer de ce que nous vivons depuis plusieurs mois, ne relèvent pas d'une prétention à trouver une solution définitive et globale à la crise mais de favoriser notre réflexion personnelle sur nous-mêmes et sur l'humanité. L'épidémie nous rappelle avec force que nous sommes mortels, que la vie est plus précaire qu'on ne le croit souvent.

C'est pourquoi recommencer cette année par un débat sur ce sujet nous a paru indispensable. On aurait pu certes, nous objecter qu'on en parle tout le temps, que c'est le sujet principal et inévitable des conversations des rencontres informelles. On pourrait dans une soirée de « Philo & Partage » prendre un peu de recul et parler d'autre chose...

Pourtant, il nous est apparu que la violence du réel auquel on s'est heurté et auquel on se heurte encore aujourd'hui, méritait une réflexion partagée et distanciée. Nous sommes tous capables de ne pas rester dans des considérations de comptoir. Nous pouvons ne pas nous contenter de l'anecdote et nous pouvons faire taire nos ressentiments. A Philo & Partage nous avons l'ambition de déposer un instant nos peurs, nos désirs, nos colères, voire nos dénis du réel.

Aussi il convient de distinguer les effets de la crise sanitaire des effets des mesures médicales, individuelles, mais aussi collectives qui sont prises (ou pas) pour combattre la propagation du virus. La crise sanitaire et la crise économique qui s'en suit appellent à une mise à jour de nos options philosophiques morales et politiques. La maladie nous renvoie à la réflexion sur la vie et la mort. Les « gestes barrières », la distanciation physique (ou *sociale*) nous renvoie à la relation que nous entretenons avec les autres. La crise actuelle dans sa complexité, nous interroge sur la question de l'emploi et de la précarité, de la misère, de la solitude, du chagrin et du deuil, mais aussi le désir des jours heureux et de la fête.

### **« La santé est-elle un bien marchand ? » par Jean-Pierre Moreau :**

La santé est un bien naturel très inéquitement et injustement réparti. Chaque individu naît avec un capital génétique qui va le protéger de certaines maladies où au contraire le rendre plus vulnérable. Après ce départ interviendront dans sa santé les conditions sociales et culturelles du milieu dans lequel il évolue ainsi que son environnement et son métier.

Au début d'année on souhaite à ses proches « une bonne santé » plus souvent que la réussite, la prospérité ou la joie, car pour être pleinement heureux il faut être en bonne santé. (voir Schopenhauer : *L'art d'être heureux*). Une bonne hygiène de vie retarde l'usure de notre capital santé ; notamment se nourrir correctement éviter l'alcool, le tabac, les drogues. Mais, si notre espérance de vie en bonne santé augmente, c'est grâce aux progrès des connaissances et des savoir-faire en médecine, pharmacie, psychologie, chirurgie...

Car, pour nous maintenir en bonne santé ou réparer nos corps ou nos esprits, nous avons absolument besoin des autres. Ce n'est pas nouveau depuis les temps anciens on faisait appel aux chamans, aux sorciers, puis aux disciples d'Esculape ou d'Hippocrate, les premiers médecins. Mais depuis toujours, en général il fallait récompenser leurs services par un troc, une obole ou autre dédommagement. Notre époque a vu aussi se développer toutes une série de remèdes, (parapharmacie) ou de pratiques qu'il faut acheter en espérant des résultats.

La santé est donc depuis toujours un bien marchand, tant pis pour celui qui n'a pas les moyens ! Mais, heureusement, si nous avons toujours besoin des talents des autres, nous vivons aussi en société et suivant ses choix politiques, la société peut corriger certaines injustices venues de la nature ou de ses propres carences. Dans notre pays nous avons la Sécurité sociale depuis 1945 qui voulait que tout le monde cotise suivant ses moyens et que tous reçoivent les soins dont ils ont besoin. C'est grâce à elle que nous pouvons nous soigner. Hélas, depuis plusieurs décennies, cette magnifique institution populaire et collective est attaquée par des intérêts privés qui lorgnent sur les milliards gérés par la Sécurité sociale (environ 475 milliards € pour les 3 branches maladie, retraite et famille). Les politiques libérales détruisent petit à petit ce qui était un joyau national au prétexte qu'il faut désormais gérer le

système de santé comme une entreprise privée, la gestion comptable des malades doit passer avant l'application des soins. Les intérêts des compagnies pharmaceutiques, des lobbies professionnels, médicaux ou techniques, et même ceux des grandes entreprises de construction (voir l'hôpital Pierre Oudot), passent avant ceux des patients.

Malgré les efforts énormes des « personnels soignants », de nombreux exemples de la dégradation des services de santé pourront être cités, mais le confinement, comme ce que nous vivons aujourd'hui qui est appelée une crise sanitaire, sans nier la vigueur de l'attaque du Covid 19, montre surtout que le pays n'est plus en capacité de faire face à ses obligations sociales et humanitaires après avoir supprimé depuis 2003, 76 000 lits d'hôpitaux et les moyens humains et techniques qui vont avec.

Doit-on laisser le mercantilisme séparer encore un peu plus les pauvres et les riches ?

### **« *Peut-on être heureux sans les autres ?* » par Jean-Paul Beau :**

Le thème de la sociabilité et de son opposé, la solitude a déjà souvent été abordé dans nos soirées-débats. Nous avons alors à plusieurs reprises, cité Aristote pour dire que « l'homme se définit comme un animal social » et qu'il lui faut vivre avec les autres. Non seulement sans doute nous ne pouvons pas être heureux sans les autres mais encore nous ne pouvons pas vivre sans les autres. Ainsi le confinement et tous les gestes barrières sont des entraves à la socialisation des individus. Le « je » existe quand il peut s'identifier dans le « nous ». Lors de nos soirées consacrées à ce sujet il a été montré que bien sûr face à la solitude subie, il existe aussi une solitude voulue et choisie pour méditer, réfléchir et se connaître, explorer le mystère de notre identité. En effet la solitude choisie se construit par des allers et retours sur soi après des rencontres, tandis que la solitude imposée comme celle du confinement nous prive des émotions que l'on éprouve dans la parole et le croisement des regards. Pour savoir qui je suis, j'ai besoin du regard et même du visage complet de l'autre. Le philosophe Emmanuel Lévinas retient dans la perception du visage l'essentiel de l'altérité, l'autre est un mystère irrémédiablement différent, celui dont la similitude à soi se heurte à la radicalité de ce qui n'est pas soi. Regarder un visage c'est en quelque sorte pour ce philosophe toucher au sacré. On peut tous éprouver que le visage de l'autre est toujours le miroir de notre propre solitude. Que reste-il alors du visage quand il est masqué ? Que sens ont les mots quand ils ne peuvent plus être cueillis sur lèvres de celui qui me parle ? Si l'on veut que la vie soit une fête, il nous faut la convivialité et l'exaltation des rencontres.

Avant de vous laisser la parole, je ne voudrai pas oublier dans cette petite présentation l'horreur qui s'est parfois déroulée dans certains EHPAD où nos aînés ne sont pas morts du virus, mais du glissement par l'abandon dans la solitude et le chagrin.

### **« *Que deviennent les libertés individuelles dans une société organisée ?* » par Jean-Pierre Moreau :**

Lors de notre débat de mars 2019, nous avons vu que nos libertés étaient limitées par beaucoup de choses dépendantes des contraintes venues de l'extérieur telles la naissance, le milieu social et les conditions de vie. Avec la crise actuelle et particulièrement durant le printemps 2020, nous expérimentons de nouvelles restrictions dans nos libertés individuelles et collectives imposées par le gouvernement au nom de l'État.

Le confinement a été vécu par certains comme une sorte d'oisiveté languissante et pour d'autres comme un enfer dans les blocs HLM avec les enfants à calmer, à occuper et à instruire et le télétravail à réaliser pendant que les voisins crient en essayant de régler les mêmes difficultés. On peut comprendre que ces mesures ont été prises pour le bien de tous mais il n'empêche que nous étions privés de plusieurs libertés essentielles. (et encore maintenant). Parmi lesquelles : se déplacer, rencontrer des personnes, se soigner, se réunir, manifester, aller au spectacle et même travailler.

« Comment puis-je proprement exister quand mes facultés ne peuvent se développer qu'autant qu'elles ne troublent pas l'harmonie de la société ? » interroge Max Stirner dans *l'Unique et sa propriété* (1844).

Pour lui les libertés ne sont qu'un leurre, un fantôme, un hochet et il estime qu'en permanence nous devons arracher des droits à l'État, maître de la société, qui les accorde et les reprend en fonction de ses

intérêts qui sont de régner sur un peuple paisible. Pour cela il utilise, notamment, certaines formes de propagande et son autorité représentée par les pouvoirs de police et de répression.

Cette perte de libertés pose aussi la question du consentement du peuple. Qu'est-ce qui fait que dans la grande majorité des cas on s'est montré aussi docile ? Est-ce simplement la peur de l'amende ou des ennuis avec la justice ? Pour beaucoup cela peut être rédhibitoire.

Est-ce la peur de la maladie pour soi-même ? Il faut dire que les informations tout aussi contradictoires qu'anxiogènes n'avaient rien de rassurant. Est-ce la conscience des autres ? Ne pas faire prendre de risque à notre famille, nos amis, nos voisins, à des plus faibles que nous...

Les scientifiques eux-mêmes ne savent pas très bien ce qui nous frappe et comment s'en sortir, ne parlons pas des « journalistes ». Le gouvernement est probablement dans une situation délicate, mais la crise dite sanitaire ne peut masquer les autres crises et surtout elle ne peut durer indéfiniment. Alors faudra-t-il suivre le conseil d'Etienne de La Boétie : « Soyez résolu à ne plus servir et vous voilà libres ! » *Discourt de la servitude volontaire (1576)*. Dans les conditions actuelles, cela semble difficile de prendre un tel risque : alors faut-il s'habituer à moins de libertés ?

---

## **Synthèse des différentes interventions de la soirée**

(réalisée par Jean-Pierre MOREAU, à partir de ses notes et celles de Sylviane)

Il semble qu'une leçon majeure de la pandémie qui nous frappe soit de rappeler la grande fragilité de notre espèce. Un élément microscopique cause non seulement une mortalité importante mais met à mal toute l'organisation de l'humanité. Nous qui pensions dominer la nature, qui nous croyions parfois immortels ou même éternels, un virus vient tout chambouler menaçant les personnes et les bases des sociétés. Soudainement, des choses établies depuis longtemps sont remises en cause, chancellent les unes après les autres comme un jeu de dominos. Des secteurs entiers sont ralentis ou arrêtés : la production industrielle et artisanale, les loisirs, le tourisme, l'école, la culture, la vie sociale et démocratique... Les scientifiques et la médecine sont obligés d'entreprendre de nouvelles recherches, de tester de nouvelles méthodes ou moyens, tout en rappelant les bases de l'hygiène élémentaire comme, par exemple, se laver les mains très régulièrement. Ce qui paraissait acquis ne tient plus aussi bien du point de vue général que du point de vue particulier. J'étais en bonne santé et d'un coup, je peux être malade et en mourir. Je redécouvre en même temps que l'obligation de mourir un jour, la grande solitude qui peut précipiter les choses, par le manque de tout ou l'abandon extrême.

À l'inverse des discours appelant à l'individualisme forcené, à s'en sortir tout seul, la crise réaffirme avec force que nous ne sommes rien sans les autres, sans leurs capacités, sans leurs connaissances, sans leur travail, sans leurs actions, sans leur présence. Nous avons besoin d'une société équilibrée. La « première ligne » (les soignants, les services, les agriculteurs, les enseignants...), comme tous ceux qui font la richesse collective, ne doit pas seulement être reconnue en période de crise.

Le choix politique d'abandonner de nombreux services publics pour favoriser les entreprises privées, qui n'ont pas les mêmes objectifs, montre crument ses limites. La prise de conscience collective des lits d'hôpitaux fermés par milliers, des moyens humains et matériels disparus, des établissements privés incapables de suppléer efficacement l'hôpital, de la recherche médicale orientée vers ce qui rapporte et non le bien commun, comme le constat renouvelé qu'on meurt plus vite chez les pauvres que chez les riches, aideront-ils à inverser cette logique mortifère ? Ces grandes questions sont pourtant posées depuis de nombreuses années. Et il semble que ces problèmes soient volontairement occultés par les pouvoirs politiques et médiatiques. Certes l'État ne peut tout faire, même s'il fait mine de chercher des responsabilités en perquisitionnant chez certains ministres. Les solutions sont peut-être dans une meilleure répartition des dépenses publiques ; on s'interroge sur l'argent nécessaire à l'armement, en particulier nucléaire, alors que nous aspirons tous à la paix.

Les grandes pandémies, la peste noire, le choléra, la grippe espagnole, le SIDA, ont fait progresser la science, la médecine et nos pratiques sociales, en remettant en cause ce qui paraissait établi. Certaines croyances ont disparu, des savoirs se sont affirmés, jusqu'au moment où de nouveaux éléments les mettront en doute. La Covid 19, au prix de milliers de victimes, permettra également des avancées, de

nouveaux médicaments, peut-être des vaccins efficaces. Mais elle laissera aussi des traces matérielles et psychologiques profondes. Depuis mars, nous vivons à la fois dans une sorte d'incompréhension (d'où vient la maladie ? que dois-je faire ? quand en sortira-t-on ?...) renforcée par les multiples informations contradictoires que nous avons reçues, et dans une ambiance de peur, pour nous-mêmes et pour les autres.

Le virus est comparé à l'arme d'un sniper dans un pays en guerre, elle frappe le passant au hasard, à tout moment et on ne sait pas qui est le porteur. Cette ignorance appelle la méfiance, la crainte de l'autre, la peur, la perte de courtoisie, de cordialité et peut-être, en fin de compte, la violence (incivilités, actes déments, violences conjugales). Ce sentiment augmente encore quand nos libertés sont restreintes, quand on ne peut plus faire les choses qu'on aimait ou qu'elles sont fortement encadrées. Ces restrictions ou contraintes peuvent aggraver des souffrances psychologiques particulières et mettre en cause la cohérence de la société, d'autant plus qu'on ne sait pas quand elles prendront fin. Globalement nous les acceptons, par civisme certainement, mais parce que nous ne voulons pas prendre de risques excessifs ni en faire prendre à nos proches, aux autres, mais le degré de confiance en la parole publique s'érode et le questionnement reste permanent. Nous avons besoin de l'échange avec les autres pour être heureux alors que le moment est plutôt à les considérer comme un danger et qu'on est enjoint de nous en éloigner.

Il semble qu'il y ait un paradoxe entre la grande docilité dont nous faisons preuve et le peu de crédit que nous portons à nos dirigeants, nos élites. Ceux-ci paraissent portés par une sorte d'utilitarisme qui oriente leurs décisions plutôt que la recherche de l'intérêt du plus grand nombre au risque de déchirer ce que Rousseau appelait le « contrat social ».

Après guerre, lorsque la Sécurité sociale fut créée, ses initiateurs voyaient le bien public, une meilleure santé pour tous, le soutien aux familles et la possibilité de vivre dignement avec sa retraite. D'autres ne s'y sont pas opposés car ils voyaient ce système « utile pour redresser le pays », ils avaient besoin de travailleurs en bonne santé et de familles nombreuses pour qu'une main d'œuvre importante puisse être mise à leur disposition. Aujourd'hui, les profits sont réalisés avec beaucoup moins de travailleurs et surtout, les spéculations sur les marchés financiers, sans avoir la responsabilité des entrepreneurs, offre des bénéfices énormes. Les dirigeants le savent et n'hésitent pas à stigmatiser certaines catégories ou groupes sociaux (les personnes âgées, les jeunes, ceux des banlieues ou des zones périphériques, les chômeurs, les émigrés...) pour flatter les autres et en tirer le meilleur de leur point de vue. Il s'agit d'utiliser les meilleurs moyens pour obtenir les meilleurs résultats. Mais, cette façon de faire, encourager la concurrence, la performance maximale dans un monde globalisé, l'opposition de tous contre tous semble avoir ses limites du moins dans un cadre démocratique, que le système électoral est de moins en moins capable de garantir. Ainsi, ce ne sont pas les « premiers de cordée » qui ont montré leur utilité durant le confinement mais le petit peuple des travailleurs, de la santé, des services et des champs, ainsi qu'une foule de bénévoles. S'en souviendra-t-on lorsque la pandémie sera vaincue ? Par ailleurs, à ce moment-là, comme le SIDA a réactivé certaines formes de puritanisme, garderons-nous les habitudes ou les réflexes, bons ou mauvais, que nous avons appris depuis le printemps 2020 ? L'expérience de cette pandémie nous rappelle aussi, que, sauf à choisir le suicide (ultime liberté ?), nous devons vivre et que vivre c'est prendre des risques. Nous devons nous habituer à notre nouvel environnement, apprivoiser ou refuser la peur, réfléchir et relativiser, profiter de notre vie et sans doute mettre en place de nouvelles actions ou solidarités en désirant des jours meilleurs.

---

#### Bibliographie :

Arthur SCHOPENHAUER : L'art d'être heureux  
Etienne de la BOETIE : Discours de la servitude volontaire  
Max STIRNER : L'unique et sa propriété  
Jean-Jacques ROUSSEAU : Du contrat social